

Watson Charles

CONSTELLATIONS DES RUINES

SUIVI D'AUTRES POÈMES



Préface d'Hélène Fresnel



Æthalidès

PRÉFACE

Tenir entre ses mains *Constellations des ruines*, c'est tenir un recueil où la nuit brûle en toile de fond, Haïti au cœur, à hauteur des antiques ravages ; une nuit traversée d'étoiles et d'élangs, dans laquelle nous entrons, guidés par la voix d'un poète dont l'art est ici de relier.

De Rome et ses batailles à Port-au-Prince et son peuple « agonisant », le recueil dispose ses parties (ou ses étoiles) sans expliciter ce qui les relie, insufflant, par son dispositif même, une dimension mythique au douloureux présent. D'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre, on découvre un même carnage, une fraternité de peuples maudits, « d'albatros » baudelairiens dans des villes en ruine, côtoyant des leitmotifs archétypaux — soleil, nuit, fleuve, misère, chant, danse, mains :

*sois maudite vieille ville
que ta voix qui porte le soleil soit celle des marronniers,
des gueux
des pyromanes aux mains argileuses
des bohémiens (...)
ô source, ô marcheurs infatigables (...)*

Le poète relie ainsi les êtres, dans un syncrétisme personnel et ouvert, nous invitant à entendre les voix de Cicéron, du grand poète haïtien Louis-Philippe

Dalembert, ou, indirectement, des Bohémiens de Rimbaud et des poètes de la négritude. Il relie aussi les entités animées et inanimées, dans des images saisissantes, comme les « haies des jours happés de coliques » ou « ce torrent qui fend le cœur tel un animal magique ».

Il ose l'ampleur (les adjectifs « béantes » ou « mille » sont fréquents dans le recueil), offre un monde qui foisonne de contrastes forts, presque baroques, dans une langue épique, au sens où cette langue ne cesse d'avancer et d'agir. La nuit est elle-même qualifiée de « cavale », clin d'œil peut-être à Hervé Micolet.

Or, c'est l'implication du *Je* poétique, son énergie, son rapport quasiment amoureux à la ville et au peuple (avec les conflits que cela implique), qui donne à cette ampleur un point d'ancrage humain.

« Mais nous sommes debout », répond Watson Charles à celui qui l'interroge sur Inter Haïti. Cette dignité porte le livre. C'est en effet un *Je* debout, un *Je* incluant un *nous*, qui ouvre le recueil de ses « mains » (premiers mots du livre) et construit de sa voix un chant dans le désastre. À la fois « Marronnier », ou Nègre marron, « bègue » et « soleil souillé », résistant par le dire, le *Je* vibre, tutoie, avance, scande, invoque, maudit, appelle, et se lève :

*contre l'effroi nous levons nos bras
ferrés — nos mains de bâtisseurs de vents sauvages
contre la parole promise nous levons nos voix païennes
telle une armée d'indigènes*

Les anaphores et, plus généralement, les répétitions, participent à cette énergie communicative, créant une musicalité forte par le rythme et les jeux sonores. La voix

se laisse aller à la jubilation, déroulant les mots au cœur de la douleur, en une manière de résistance :

*te souviens-tu
des mots
des morts sans paroles
des corps
— non, des mots, des villes pillées
pliées sur tes genoux*

Cette voix résonne et, plus profondément, appelle une musique à venir, portée par la discrète perspective eschatologique du recueil, qui évoque non seulement l'agonie actuelle, mais aussi des « temps inachevés » presque bibliques, l'attente d'un « prophète », une « Babel » et une aube. Cette dernière, dans un tel contexte, pourrait être celle des temps derniers, au sens universel et spirituel, plus que strictement chrétien.

ma bouche a soif de l'eau nouvelle

Le lecteur se laissera alors happer par la force prédicative du texte qui suit, témoignant d'une confiance dans la verbalisation comme acte de puissance au milieu des ténèbres.

« Je nomme » et « j'inscrirai »

Hélène Fresnel

Fossoyeur, il est beau de contempler les ruines
des cités ; mais il est plus beau de contempler les
ruines des humains !

Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*

de mes mains
j'ai appris à remuer la terre fragile
à donner aux hommes
de la beauté
des marchands aux yeux
noués d'étoiles
des fleurs sur nos tombes
comme des paroles humaines

ton image
est faite de pluies
et de nuits pleines de blancheur

de nos silences
nous acceptons la défaite
coulant dans nos veines
telles des larmes sur nos joues

j'arracherai ta vie
aux mains du soleil
comme je fus autrefois
m'oubliant moi-même
dans la terre craquelée

te rappelles-tu
nos voix sous les décombres
le ciel avait ce jour-là
la couleur triste de tes yeux

et le soir tombait comme
des morts tombés du ciel

te rappelles-tu
ne me rappelant plus les angoisses
que seules tes lèvres pouvaient apaiser

tous mes mots
ne sont que la souffrance de l'autre
des paroles barbelées
des vies recroquevillées dans la poussière

par toi
naît le nouveau souffle
le corps en spirale
le temps qui s'arrête
tel un cheval au galop

par toi
le monde se défait
de ses pierres éclatantes
de ses saisons qui s'achèvent
sans laisser de réponse

la nuit toujours soif
de tes yeux éclatants
tel un reptile gigantesque

— et le temps
dans la froideur des saisons
— voici que surgit le feu des étoiles
et ses innombrables défaites

vers moi s'achève le temps
des ellipses

(j'attends l'œil sombre des prophètes
qu'il vienne à grands coups de refrain)

je chante l'oraison funèbre
des passants jusqu'au temps inachevé
— et chaque fois que l'eau remonte le fleuve
je danserai sur ton corps-bohème
— sur ton corps de feu, d'air et de transhumance

la nuit ébahie de ses fantômes le vent ronge les viscères
des cleptomanes comme des rêves fragiles

immobile soleil aux bras forts
qu'ai-je donc fait aux dépouilles des oiseaux
— dehors mon cri d'ombre esseulé d'ennui tel un
voyageur dont on salue le départ

le jour s'achève dans la détresse des pluies, et si un jour
j'arrive à te parler, je dirai à la conque des bateaux tous
les ressacs d'un monde inouï, je dirai sans te le dire
réellement